

10 février 1986 – 40 ans après, la mer n’a rien effacé

Le 10 février 1986 reste une date gravée dans ma mémoire, comme dans celle des familles et des marins qui ont perdu des camarades ce jour-là. Quarante ans ont passé, mais le froid, la mer, les visages, les voix... rien ne s’est vraiment éloigné.

Nous avons quitté Lorient pour rejoindre Hyères et embarquer à bord d’un hélicoptère Super Frelon de la flottille 33F. Mission prévue vers la Sardaigne. À bord, un équipage expérimenté, du personnel spécialisé, des hommes habitués aux opérations en mer. Un vol de routine, en apparence.

Après une quarantaine de minutes de vol, la météo se dégrade. Grains, neige, grêle. Puis vient ce moment que tous les marins redoutent sans jamais vraiment y croire : quelque chose ne va plus. Les échanges radio se multiplient à l’avant. Les consignes tombent. Ceintures. Préparation à l’impact. La perte de puissance ne laisse plus de doute.

À environ 45 nautiques d’Ajaccio, l’équipage réussit un amerrissage contrôlé. Un exploit qui sauve des vies. Mais la mer est formée. L’impact est violent. Les vagues brisent la verrière, l’eau envahit l’appareil. Le Super Frelon se couche, puis se retourne lentement. Nous évacuons sans panique, tous vivants à cet instant, équipés de nos gilets.

Nous montons d’abord sur l’épave, à moitié immergée. La mer nous balaie sans cesse. Il n’y a presque rien à quoi s’agripper. Nous tombons, remontons, glissons. Des avions passent, marquent la zone. On pense que les secours sont proches. On y croit.

Puis l’hélicoptère s’enfonce définitivement. Nous sommes forcés de sauter à l’eau.

Commence alors une autre épreuve, plus longue, plus silencieuse : la dérive. Le froid. L’épuisement. L’hypothermie qui gagne les corps et les esprits. Les groupes se dispersent. Les forces quittent certains hommes. On voit des regards changer. Certains camarades s’éteignent sans un mot, vaincus par le froid et la fatigue.

Je me souviens d’avoir regonflé sans cesse mon gilet percé. D’avoir récupéré celui d’un membre d’équipage déjà mort. D’avoir vu un autre partir sous nos yeux. Je me souviens surtout de la lutte intérieure, ne pas lâcher. Penser à sa famille. Refuser que la mer décide.

La nuit est tombée, et la mer s’est calmée, les nuages ont laissé la place à un ciel étoilé, quel bonheur de pouvoir accrocher son regard à quelques choses même des étoiles. Malgré le froid, le spectacle des étoiles a été réconfortant. Puis, au loin, des feux de navire. Un but. Une direction. On nage. Longtemps. Trop longtemps.

Le remorqueur Abeille Normandie finit par me repérer après que j’ai hurlé de toutes mes forces. Un zodiac est mis à l’eau. À bord, on me déshabille, on me réchauffe. Température corporelle 32°. Hypothermie sévère. Je suis vivant, mais d’autres ne le sont plus. Le navire repart chercher ceux que j’ai laissés derrière moi. Deux seront retrouvés sans vie.

Quarante ans plus tard, ce ne sont pas seulement les images de la mer qui demeurent. Ce sont les visages. Les noms. Les familles. Le silence après les faits. Et cette question qui ne quitte jamais vraiment un survivant, aurait-on pu sauver davantage de vies ?

Mais au-delà des doutes, il reste une certitude, le courage des hommes ce jour-là. Le professionnalisme de l'équipage qui a posé l'appareil. Le sang-froid lors de l'évacuation. La solidarité en mer, jusqu'au bout.

Je me suis souvent demandé ce qu'il se serait passé si, ce jour-là, le porte-avions avait mis cap immédiatement vers nous dès qu'il a reçu le message de notre accident. Peut-être que certains de mes camarades, et les membres de l'équipage, auraient pu être sauvés. Mais ça, je ne le saurai jamais.

Depuis, ce choix me reste en travers du cœur. Parce que derrière l'attente protocolaire, il y avait des vies suspendues. Et il ne me reste aujourd'hui que le poids du doute, la douleur du souvenir... et le devoir de ne jamais oublier mes camarades.

Ce témoignage n'est pas un reproche. C'est un hommage.

Parce que derrière cet accident aéronautique, il n'y a pas qu'un rapport ou une date. Il y a des marins, des mécaniciens, des pilotes, des commandos, des camarades. Des hommes partis en mission et qui ne sont pas rentrés.

Le 10 février 1986, la mer en a pris plusieurs.

Quarante ans après, nous leur devons au moins cela : **Ne pas les oublier.**

Bilan humain : 1 survivant - 13 victimes

Noms des victimes :

Aéronautique navale : LV Pascal Nouvel, EV Bertora, PM Hoff, PM Taris, MT Barathier, MT Lelong, SM Coyez, SM Michalski.

Groupe du Groufumaco : CC Robidaire, AMR d'Oiron, SM Geffrault, SM Guillard, SM Petit.